

COLLECTION " LU POUR VOUS "

n°37 - mai 2024

Le nouvel esprit du capitalisme

Synthèse du livre de Luc Boltanski
et Ève Chiapello

leDoTank

en partenariat avec



Synthèse rédigée par **Corentin Santilli**,

ENS Paris-Saclay, à partir de :



Luc Boltanski, Ève Chiapello – *Le nouvel esprit du capitalisme* – Éditions Gallimard – Collection Tel – 2011 [1999]

Sociologues, Luc Boltanski et Ève Chiapello sont tous deux directeurs d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) : le premier y détient une chaire de sociologie morale et politique ; la seconde, de sociologie des transformations du capitalisme.

Luc Boltanski a spécifiquement fondé, avec Laurent Thévenot, le courant des économies de la grandeur, qui s'attache à faire une sociologie des critiques. Ève Chiapello, pour sa part, s'est intéressée dans ses travaux à la critique du capitalisme et à l'histoire du management.

La collection " Lu pour vous "

La collection " Lu pour vous " propose des synthèses de travaux académiques qui font référence sur des questions liées à la Responsabilité Sociale, Sociétale et environnementale des Entreprises (RSE).

Chaque thématique a vocation à être abordée par des auteurs ayant des opinions contrastées.

Ces notes de synthèse ne présentent pas un avis du DoTank et n'engagent pas sa responsabilité quant aux points de vue exprimés : elles n'ont d'autre ambition que de mettre à la disposition du lecteur des ressources pour sa réflexion et de lui donner envie d'aller plus loin dans la découverte des ouvrages et de leurs auteurs.

Le nouvel esprit du capitalisme

Avant-propos

Dans cet ouvrage à la thèse fortement engagée, paru en 1999, Luc Boltanski et Ève Chiapello mettent en évidence des mutations de l'esprit du capitalisme (c'est-à-dire du discours moral développé par le capitalisme pour justifier son existence) à travers le temps. En effet, face aux critiques qui lui sont adressées, le capitalisme doit mettre au point des arguments visant à se légitimer structurellement sur le temps long. L'esprit du capitalisme a donc subi, au moins deux fois, de grands bouleversements : d'un esprit du capitalisme appuyé sur la petite entreprise et la figure du bourgeois, il est passé à un modèle articulé autour de la grande entreprise, davantage pourvoyeur de sécurité pour les travailleurs (prise en charge de leur logement, de leur santé, *etc.*), mais aussi de richesse. L'esprit du capitalisme a ensuite mué, à nouveau, pour s'acheminer vers un « nouvel esprit du capitalisme », caractérisé par l'autonomie du travailleur à son poste. Celle-ci devait rompre avec l'aliénation associée au fordisme.

Dans cette perspective, on pourrait concevoir la RSE comme un nouveau « nouvel esprit du capitalisme » : elle vise en effet à intégrer au capitalisme, sans en renier en aucune façon les fondements, les critiques adressées par la société, tant du point de vue social qu'environnemental. Partant, la RSE entend rendre plus résilient le modèle productif.

Introduction

De l'esprit du capitalisme et du rôle de la critique

Trois notions coexistent tout au long de l'ouvrage : le capitalisme, l'esprit du capitalisme et la critique adressée au capitalisme.

À titre liminaire, les auteurs définissent le capitalisme comme une « exigence d'accumulation illimitée du capital par des moyens formellement pacifiques », sans le réduire à un amoncellement de richesses : il désigne en effet également le processus de transformation du capital en production, ou encore de la monnaie en investissements.

Selon eux, le capitalisme ne semble aujourd'hui plus faire débat et s'être débarrassé de ses contempteurs. Du moins, s'il devait encore endurer une critique, celle-ci n'apparaîtrait pas efficace.

Cette apparente absence de prise laissée par le capitalisme intrigue : il convient de mettre en lumière les modalités de justification qui ont été développées afin de le rendre imperméable à la critique. Au demeurant, les auteurs entendent réarmer la critique du capitalisme, qui leur semble assoupie.

Les modalités idéologiques de justification du capitalisme correspondent à ce que Werner Sombart, et surtout Max Weber, avaient théorisé comme étant « l'esprit du capitalisme ». De bonnes raisons – d'ordre moral – doivent de fait nécessairement exister à un engagement dans un processus d'accumulation qui, à bien des égards, pourrait paraître absurde, et, en tout cas, se présente comme amoral.

Trois esprits du capitalisme se sont succédés depuis la première révolution industrielle. Tous font preuve, à divers degrés, d'un triple souci : celui d'assurer l'autonomie, et

donc l'enthousiasme du travailleur ; celui de prodiguer une certaine sécurité, à travers la promotion du bien-être de l'individu ; celui, enfin, de garantir la justice, par une contribution au bien commun.

Le premier esprit du capitalisme, historiquement, coïncide avec l'époque des fondateurs du capitalisme moderne. La petite entreprise, alors, coexistait avec la figure du bourgeois : parce que celui-ci était entrepreneur de risques, il jouissait d'une forme d'autonomie. Parce qu'il procédait à un calcul précautionneux du risque, il s'assurait de dépenser moins qu'il n'amassait, et donc de bénéficier d'une activité sûre. Enfin, le bourgeois se voulait acteur de progrès au sein de la société.

Le deuxième esprit du capitalisme se matérialise entre les années 1930 et 1960 autour de la figure du cadre et de la grande entreprise. La capacité de cette dernière à croître était de nature à susciter l'enthousiasme des travailleurs. La planification et l'anticipation du risque, par le dirigeant, devaient assurer la sécurité de l'activité économique. Pour finir, la grande entreprise participait de l'équité au sein de la société, une partie de la richesse créée étant socialisée par l'État-Providence.

Le troisième esprit du capitalisme se manifeste à partir des années 1980 : c'est à lui que cet ouvrage est principalement consacré.

Le capitalisme, indépendamment de l'esprit qui l'habite, endure des critiques. Sont alternativement ou conjointement dénoncés le désenchantement qu'il produit, du fait de l'inauthenticité dans laquelle il prospérerait, l'oppression dont il serait la source, la misère qu'il générerait, ou encore l'égoïsme qu'il instillerait dans la société.

Ces critiques peuvent se rapporter à deux critiques plus larges : la critique artiste, héritée de Mai 1968, et la critique sociale, d'inspiration marxiste. Forcée dans les milieux intellectuels, la première est notamment engagée contre le désenchantement – faute de réponse aux aspirations

des travailleurs à la liberté et à l'épanouissement – et contre l'oppression. La seconde, elle, provient davantage du monde du travail : elle vilipende d'abord la misère et l'égoïsme générés par le capitalisme, jugé aliénant pour le salarié.

Le passage d'un esprit du capitalisme à l'autre obéit en tout état de cause à une volonté de répondre aux critiques formulées contre le capitalisme.

1.

L'émergence d'une nouvelle configuration idéologique

Pour saisir les mutations du capitalisme, les auteurs se fondent sur un corpus spécifique : l'analyse de la littérature managériale. En effet, cette dernière constitue, selon eux, « un des lieux principaux de l'esprit du capitalisme », et ce pour deux raisons : elle porte en elle le souci de la réussite économique de l'entreprise ; elle véhicule des préceptes moraux, s'agissant de l'engagement requis dans le travail. Les mutations de l'esprit du capitalisme apparaissent précisément par confrontation des discours managériaux tenus en différents instants.

Le deuxième esprit du capitalisme apparaît se construire en opposition au premier. L'entreprise, naturellement plus grande que celle des débuts du capitalisme, est désormais fortement hiérarchisée et organisée de façon fonctionnelle : elle va permettre la production de masse, et, par extension, un enrichissement non limité à un individu. Elle va également assurer une libération du besoin des travailleurs, en les prenant en charge de façon paternaliste. Enfin, le cadre, qui occupe à présent une place centrale dans l'entreprise, doit agir en autonomie et poursuivre des objectifs déterminés, dont l'atteinte est mesurée par des méthodes aussi objectives que possible.

Ensuite, le deuxième esprit du capitalisme est lui-même délaissé pour s'acheminer vers le troisième, le « nouvel esprit du capitalisme ». L'organisation fonctionnelle est remplacée par celle en réseau : les équipes n'ont plus nécessairement d'unité de lieu ou de temps ; elles travaillent de plus en plus avec des partenaires extérieurs ou bien à distance grâce à l'informatique ; *etc.* Par ailleurs, la hiérarchie absolue est réprouvée, pour donner davantage de marges aux salariés.

Le cadre est supplanté par le chef de projets, ou encore par le leader, qui doit animer ses équipes et veiller à bien communiquer avec elles. L'accent est mis sur la personnalité des individus ainsi que sur les relations interpersonnelles, que le deuxième esprit du capitalisme paraissait avoir reléguées en deuxième plan, au profit d'une organisation standardisée.

Le visage du nouvel esprit du capitalisme n'est *in fine* pas étranger aux préoccupations majeures qui naissent à la fin des années 1960 face à un processus productif jugé aliénant et à un contrôle hiérarchique considéré comme écrasant.

En outre, le nouvel esprit du capitalisme se distingue spécifiquement par l'enchâssement, en son sein, d'une « cité par projet ». Là où une « cité » est entendue, par les auteurs, comme une manière de définir la grandeur des choses et des êtres, la « cité par projet » valorise avant tout la capacité à générer de l'activité (à impulser de nouveaux projets, à s'insérer dans des réseaux, à faire preuve de polyvalence). Inversement, elle dénonce celui qui ne met pas en œuvre des projets ou ne s'insère pas (ou peu) dans les réseaux.

2.

Les transformations du capitalisme et le désarmement de la critique

La dynamique suivie par l'esprit du capitalisme est liée à des forces qui obligent le capitalisme à muter pour s'adapter au fil du temps.

En 1968, en particulier, le mouvement de contestation sociale qui parcourt la société se caractérise par deux forces entremêlées : une critique sociale et une critique artiste. Confrontés à ces critiques, les milieux patronaux sont amenés à forger un nouveau discours pour répondre au malaise exprimé.

Dans le nouvel esprit du capitalisme, le sentiment de désenchantement et d'oppression est atténué par la promotion de l'individu, libre de se construire dans et par l'entreprise, de sélectionner les projets dans lesquels il veut s'investir. L'enjeu devient d'être employé (quitte à quitter l'entreprise pour occuper d'autres postes à terme, à exploiter les « réseaux » autour de soi), avant d'être en sécurité sur un poste unique. Il y a ainsi incorporation de la critique artiste, et donc, désamorçage de celle-ci.

Dans le même temps, l'étude du discours managérial révèle deux singularités. D'un côté, le progrès économique et social, dont l'esprit du capitalisme a par principe le souci, n'y est plus autant valorisé : il est en effet difficile de le promettre alors que prospère le chômage de masse. De l'autre, la satisfaction du besoin d'autonomie prend le pas sur la satisfaction du besoin de sécurité. En d'autres termes, les récriminations de la critique sociale sont ignorées. Est privilégié « un nouvel esprit du capitalisme louant les vertus de la mobilité et de l'adaptabilité alors que le précédent se préoccupait sans doute plus de sécurité que de liberté. »

La faiblesse de la critique sociale coïncide avec la fragilisation du syndicalisme, entre le début des années 1980 et le milieu des années 1990. Devenu alors symbole de conservatisme, le syndicalisme décline. De plus, la représentation de la société en termes de classes sociales, étroitement liée au deuxième esprit du capitalisme, perd de sa vigueur au fil du temps. C'est en particulier la fin d'une vision unifiée de la classe ouvrière qui concourt à cet affaiblissement de la notion de « classes ».

Dans ce contexte où la critique sociale peine davantage à se faire entendre, de multiples « déplacements » – c'est-à-dire des changements – affectent le processus de production, sans pour autant ébranler les fondements mêmes du capitalisme. Parallèlement à la diffusion du nouvel esprit du capitalisme, l'externalisation devient une pratique plus répandue et les formes précaires d'emploi se développent.

3.

Le nouvel esprit du capitalisme et les nouvelles formes de la critique

Il ne faudrait pas conclure pour autant que le nouvel esprit du capitalisme est parvenu à se soustraire entièrement à la critique, qu'il a mis à distance la critique sociale ou qu'il a purement et simplement incorporé les griefs de la critique artiste pour l'éteindre de façon définitive.

D'une part, la critique sociale n'a pas totalement abdiqué face au nouvel esprit du capitalisme. Plutôt que de simplement dénoncer l'exploitation, comme elle le faisait auparavant, elle s'est déplacée vers la thématique de l'exclusion. Cette notion épouse parfaitement les contours du nouvel esprit du capitalisme, fondé sur la notion de réseau. En effet, l'exclu correspond à celui qui se trouve en rupture de lien vis-à-vis de la société, ou plus spécifiquement du travail. L'individu exclu ne constitue pas l'illustration unique de ce phénomène : le sous-traitant qui se trouverait dans un pays dépendant du commerce extérieur, à la merci de la stratégie de délocalisation d'une entreprise étrangère, libre pour sa part d'évoluer sur les différents marchés, peut également être qualifié d'exclu.

Pour autant, l'exclusion peut difficilement assumer le rôle de concept critique. De fait, l'exclusion ne renvoie pas clairement à une figure à dénoncer. L'individu porterait en effet seul sur ses épaules la faute de se trouver à la marge de la société.

L'exclusion n'est cependant pas une fatalité, et la césure entre inclus et exclus a un potentiel de résorption : des solutions à l'instar du revenu universel, qui permettrait à chacun de prendre place dans la société, ou de la taxe sur les transactions financières (taxe Tobin), pourraient être avancées.

D'autre part, la critique artiste a également évolué. Derrière l'autonomie érigée en valeur cardinale du nouvel esprit du capitalisme, la critique artiste décèle un risque d'anomie, c'est-à-dire de disparition des règles organisant la société. Les rapports au travail tendent en particulier à devenir temporaires, à durer tant que l'individu trouve un intérêt à converser avec tel ou tel collègue, avant de se diriger vers d'autres projets.

Derrière la liberté attachée à l'individu se cacherait un contrôle renouvelé, plus insidieux. Ce contrôle est permis par la norme informatique, la surveillance assurée par les pairs les uns sur les autres ou par la mesure de la performance.

Ainsi, le capitalisme serait incapable de libérer de toute sujétion l'individu, même une fois la critique artiste intégrée. Il peut certes affranchir d'une aliénation spécifique un groupe social, à l'instar d'une classe sociale ; il peut également permettre, en général, de se libérer de la nécessité. Cependant, il perpétue d'une façon ou d'une autre une forme de dépendance de l'individu.

Pour continuer à se faire entendre, la critique artiste va donc être contrainte de redéfinir ses thèmes d'action. Dans un monde en réseaux, où la mobilité semble porteuse d'anomie, la critique artiste va finalement s'éloigner de la mobilité jusqu'alors chérie (en tant qu'associée à la liberté et à l'autonomie) au profit de la sécurité (qui était revendiquée par le deuxième esprit du capitalisme).

Conclusion

Force de la critique

À l'épreuve d'un esprit du capitalisme sans cesse changeant, les critiques exprimées paraissent toujours accuser un temps de retard. « La critique est moins mobile que le capitalisme », concluent ainsi les auteurs.

Pour autant, ils ne voient pas, dans cette polymorphie, un gage absolu de pérennité pour un appareil productif qui serait défaillant. Il s'agit plutôt là d'un gain de temps, à partir du moment où le capitalisme ne répond pas à trois problématiques structurelles.

D'abord, il existe un risque, pour les individus, de se désengager du processus d'accumulation si leur investissement dans celui-ci n'est pas suffisamment récompensé à leurs yeux ou nuit aux relations qu'ils entretiennent entre eux.

Ensuite, dans la mesure où le capitalisme serait générateur de distorsions dans le corps social (inégalités, anomie, *etc.*), l'intervention de l'État serait nécessaire afin de réparer les dégâts occasionnés. Or, les crises que subit l'État, qu'il s'agisse d'une crise de ses finances ou de sa légitimité à intervenir, affaiblissent, sinon empêchent, son action.

Enfin, le processus productif, faute de répartition suffisante de la richesse, entretient la pauvreté. Dès lors, la promesse de libération attachée au capitalisme se trouve compromise, menaçant la crédibilité du capitalisme lui-même.

À propos

LeDoTank

LeDoTank est une association dont la vocation est de chercher à combler le déficit de connaissance et de compréhension de ce que sont les entreprises moyennes ; déficit qui touche tous les champs : gouvernance, RSE, financement, performance sociale, etc.

LeDoTank s'inscrit dans l'écosystème des entreprises moyennes en initiant des projets qui associent entrepreneurs, experts et chercheurs pour mieux identifier leurs enjeux propres et chercher à mettre en avant leur singularité afin de proposer des solutions adaptées. Il s'agit de contribuer au renouvellement de leurs pratiques et d'informer les décideurs des règles du jeu sur les spécificités de ces entreprises.

Pour progresser dans ces différentes voies, leDoTank peut compter sur ses partenaires : ce sont des entreprises ou des organisations consacrant des ressources – financières et/ou humaines – à la recherche de réponses concrètes aux enjeux sociétaux qui touchent leurs marchés ou leur environnement direct, mais aussi plus largement, l'intérêt commun.

Contact leDoTank

Lorraine HARRIS
Déléguée Générale
Lorraine@ledotank.com

Nexia S&A

Nexia S&A est un groupe de 500 professionnels, dont 48 associés, spécialisé en audit, expertise comptable et conseil de la direction financière.

Le groupe et ses équipes apportent à leurs clients, PME, ETI et grands groupes, des solutions créatrices de valeurs dans les domaines comptables, financiers et ESG et les accompagnent pour les mettre en œuvre.

Nexia S&A cultive ses valeurs d'esprit d'équipe, confiance et compétence, et fonde son indépendance sur une totale maîtrise de son capital par ses associés et salariés.

Le groupe poursuit une stratégie de croissance maîtrisée fondée sur la présence de ses associés et managers sur le terrain, une offre de services évolutive, la généralisation du digital, une dimension internationale et le développement de la RSE tant en interne qu'au service de ses clients.

Nexia S&A exprime sa responsabilité sociétale dans sa gouvernance et ses pratiques managériales, et est très heureux d'accompagner leDoTank dans sa mission.

Contact Nexia S&A

Olivier JURAMIE
Associé – Directeur Général
o.juramie@nexia-sa.fr

La collection "Lu pour vous"

- n°1 : Les marchés à l'épreuve de la morale
- n°2 : La nouvelle question laïque. Choisir la République
- n°3 : Les relations marchandes face au don
- n°4 : Économie utile pour des temps difficiles
- n°5 : Peut-on penser une liberté sans abondance ?
- n°6 : La loi de 1905 n'aura pas lieu. Histoire politique des séparations des Églises et de l'État (1902-1908)
- n°7 : La gouvernance par les nombres
- n°8 : Le capital au XXI^e siècle
- n°9 : Refonder l'entreprise
- n°10 : Les Marchands et le Temple
- n°11 : La société selon Friedrich Hayek
- n°12 : Humanité. Une histoire optimiste
- n°13 : Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie
- n°14 : Printemps silencieux
- n°15 : La crise de l'État-providence
- n°16 : Enrichissement
- n°17 : Terre-Patrie
- n°18 : Temps, économie et modernité
- n°19 : Les révoltes du ciel
- n°20 : La Voie pour l'avenir de l'humanité
- n°21 : L'État ou la violence maîtrisée
- n°22 : Le capitalisme d'héritiers. La crise française du travail
- n°23 : L'impossible automation
- n°24 : L'État consacré par le risque
- n°25 : La 6^e extinction : Comment l'Homme détruit la vie
- n°26 : Le principe de solidarité
- n°27 : Le mythe du déficit. Vers une économie du peuple
- n°28 : La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales
- n°29 : Représenter et gouverner. Une histoire de l'élection
- n°30 : Exit, voice, loyalty. Défection et prise de parole
- n°31 : Les désordres du travail. Enquêtes sur le nouveau productivisme
- n°32 : Une histoire des règles en Occident
- n°33 : La fabrique du consommateur. Une histoire de la société marchande
- n°34 : La naissance du principe de précaution. Responsabilité de l'avenir et avenir de la responsabilité
- n°35 : Le travail pressé. Pour une écologie des temps du travail
- n°36 : Penser les risques du progrès. Sociétés du risque et modernité réflexive
- n°37 : Le nouvel esprit du capitalisme